

Le Domaine K d'études / Session #2 / 20.03 > 30.04
Mathieu Bargain, Romain Pradaut, Guillaume Sauvadet
et Daniel Perrier

Après coup

Le Domaine K d'études est de retour après un mois et quinze jours à résider à Bangkok puis Phnom Penh, deux villes envisagées comme contextes nouveaux à vivre et territoires d'études.

Il est établi que les conditions du voyage n'ont pas connu d'avatar particulier ni de dommage sanitaire de grande importance..., que les tensions actuelles régnant en Thaïlande n'ont pas affecté le séjour et retour, que les pluies de mousson sont survenues du dire des cambodgiens plus tôt qu'à l'accoutumée.

Localisation et débordements

L'enjeux de ce deuxième voyage d'études reposait sur la double questions du « quoi venir faire ? » et du « comment être au travail ? », tout en transportant son bagage culturel, identitaire, référentiel. Aussi, voir, comprendre, saisir, décrire, interpréter, situer sont quelques infinitifs qui peuvent démarrer une suite première d'attitudes et postures pour un passage à l'acte circonstancié et désiré.

Le second aspect du projet réside sur la capacité des uns et des autres à activer une méthodologie et des formes de travail adaptées à la réalité sociologique du local, au-delà de l'exote, du vécu charmant mais significatif. Découverte, pensée et passage à l'acte dans un contexte débordant parfois notre raison et œil d'occident sont les points d'entrées de l'agir et ne s'appuient, pour ce qui nous concerne, que sur une très faible densité de ressources culturelles habituelles (musée, galerie, théâtre, cinéma, bibliothèque, librairie, etc.). Par ailleurs, rencontrer dans une initiative prospective les intellectuels, artistes et autres personnes agissantes dans nos sphères habituelles reste parcellaire et lacunaire.

Aussi, la vie quotidienne au niveau de la rue produit les principales formes du réel, du vécu ethnologique, du paysage, de la trame et de l'épaisseur de ce qu'il y a à observer et à considérer. Cela peut paraître anecdotique à première vue, mais au Cambodge c'est cette matière vivante et omniprésente qui sert de point d'origine, de circonstance dans laquelle nous irons chercher l'adjectif pour trouver l'essence de ce contexte.

De l'image première à la première image

Pour tout étranger et ainsi pour les trois étudiants occupés à ce voyage, le réflexe d'image immédiate pour saisir ce réel évoqué reste un pis allé, une tautologie. Elle encombre plus qu'elle ne transcrit, tient à distance plus qu'elle ne nous dit, nous informe.

Pour aller plus avant, on pourrait dire, qu'un objet tout comme une image que l'on ramène après un voyage d'études, n'a d'attrait ou d'attraction, n'a d'impact réflexif que préalablement modifié (rectifié). Sans une avérée et expérimentale déjà transposition de cet objet ou image dans la réalité poétique propre à l'étudiant, le chercheur, l'artiste, l'objet, l'image n'attestent que du seul souvenir (c'est ainsi une donnée plutôt *mat* en ce sens qu'elle renferme plus qu'elle n'expose ce qui serait alors une donnée *brillante*.) Ils ne concentrent rien de plus de ce que l'on sait déjà puisque aperçus dans leur contexte de production.

Sans l'aura propre à la nouvelle configuration apportée par le travail de l'étudiant-auteur, objet et image sont incommunicables en l'état car faits de vacuité et n'existant donc pas encore pour leurs qualités - d'être objet - ou - d'être image - choisi, désiré mais attestant du seul exotisme.

Ils restent interdépendants du commentaire à venir de l'auteur devenant ainsi, simple messenger. Ce récit n'inventera rien (sauf s'il relève d'une posture singulière), il restera du domaine de la description, de la circonstance et ne possèdera au-delà de l'anecdote aucune des qualités prospectives et poétiques nécessaire à son accomplissement.

Le réflexe d'image s'oppose à l'observation, au sens du poète, au sens où H. D. Thoreau nous le livre dans ses *Carnets de Walden*. Il s'oppose à toute forme introspective, à tout *laisser vivre*. Voyager et étudier au Cambodge relève dans les premiers temps, les premières semaines de ce *laisser vivre* (*laisser monter*) des affects, des énoncés pour être disponible réellement, concrètement face à cette abondance, ce nirvana éruptif d'images et couleurs, gestes et formes et dont seul le touriste (ou pour reprendre la belle formule de Segalen « les proxénètes de la sensation du divers ») n'y trouve son bon compte.

Voir longuement, sentir durablement, fatiguer le regard sur la carapace de l'exotique sonne presque comme un mode d'emploi pour *in fine* dégager notre intérêt et détailler dans la masse notre matière de travail.

Retour, ailleurs et autres fois

Un étudiant en voyage d'études pourrait alors se poser légitimement cette question : qu'attend une personne de mon retour, du retour d'un pays dont j'ai pris et ai eu connaissance ? mais aussi et donc : comment « à côté de l'état Connaissance, instaurer l'état de *clairvoyance* non nihiliste, non destructeur ? » pour continuer avec Segalen.

La notion d'être puis d'être-là active vigoureusement la question de « l'intime dans un lieu extériorisé ». C'est par et avec cette problématique-là que les étudiants effectuent leurs premières démarches, énoncent « les fondements de l'incertitude en matière d'opinion » (Jules de Gauthier).

La tentation de déjouer le travail et la recherche *in situ* est un phénomène normal et rassurant. Archiver, filmer, photographier, noter pour le retour ne constitue pas à mes yeux l'étude elle-même dans ce sens qu'elle est encore à venir, non encore décidée. Pouvoir se penser en études et dire et vérifier les premières hypothèses nécessitent de se savoir tout en étant persuader que certains voyages n'ont pas toujours d'autres fois connues.

Méthodologie et transport

Le travail achoppe sur la réalité vigoureuse des sujets et des contextes étudiés. L'étude en art ne s'appuyant pas sur les seuls faits de la connaissance mais donc, aussi sur ceux de la clairvoyance, seul sans doute, les actes et les passages à l'acte (qui dans ces instants de grande fragilisation transforment souvent le « désir de » en l'acte lui-même !) dessinent le propos à venir de l'étudiant et ont valeur d'étude. L'étude étant logiquement et dans un premier temps la perception de la différence, de l'antipodique, puis de la distinction puis enfin de l'analyse fine, dure et critique. Aller maladroitement à grande valeur en ces contextes.

Daniel Perrier,
Domaine K d'études
mai 2009

En chantier : notes et retours des étudiants, film, productions différées.

Le Domaine K d'études

un atelier de recherches et de créations au Cambodge
Projet proposé par Daniel Perrier

Circonstances et atténuants

Pour une école d'art de bonne renommée et de fortes ambitions, développer un projet de recherche à moyen et long termes à Phnom Penh au Cambodge puis par extension des domaines de curiosités et d'études à l'Asie du sud est serait une perspective des plus intéressante.

Je soutiens cet énoncé à la lumière du premier et court séjour effectué en avril-mai 2008 avec cinq étudiants de l'Erban (voir note *Après coup* en annexe), des observations et des informations réunies sur le terrain durant mon propre séjour de mars à septembre de la même année.

Où les enjeux d'un projet dépassent le réel immédiat

Aborder la double-questions du « quoi faire » ou du « quoi venir faire » en Asie consiste à poser les jalons d'un vaste chantier dont les formes, les contours et la nature se singulariseraient à un point tel qu'ils ne pourraient s'apparenter à une autre situation connue et repérée. La complexité (historique, sociologique, économique et culturelle) de l'Asie du sud est en témoigne.

Ce n'est pas péremptoire que de dire et de penser cela. Rien à voir avec une indigestion d'exotisme hallucinogène. Seules les caractéristiques propres à ce grand bout de continent et ici "réduites" à la capitale du Cambodge – Phnom Penh – et considérée comme un espace centrifuge, rendent irréfutables cette singularité pour notre logique occidentale. L'abondance d'hétérogénéité et l'obligation qui nous est faite de l'investir avec de nouvelles grilles de lectures constituent le point d'Archimède des recherches à venir.

Se penser sans se nier, se projeter sans s'absenter, se promener dans ces essences d'étranges étrangetés forme un premier argument pour venir y étudier.

S'il est un domaine largement sous-représenté parce que peu attendu ici à Phnom Penh, c'est bien celui des enjeux liés à la recherche et à la création artistique contemporaine, ceux qui (parfois encore !) pour nous occidentaux relèvent d'une faconde, d'une nécessité, d'un aspect intimement lié à la vie en relation au monde, ceux-là même que nous tentons dans nos écoles d'art de transmettre ou de questionner avec forces argumentaires pédagogiques.

Le Domaine K d'études

Une faible partie de la jeune génération Khmer (et en ce sens semblable aux générations d'étudiants qui fréquentent nos écoles d'art) observe, commente, questionne les apports, ouvertures et enjeux de la culture et de la création contemporaine. Elle tente sur l'ensemble du pays (au-delà de Phnom Penh on peut citer Battambang à l'ouest, Kampot au sud et Siem Rep (sites archéologiques d'Angkor) plus au nord) d'infléchir le cours des choses et de rendre vivante une création contemporaine qui n'a que peu à voir avec nos standards occidentaux. Quelques îlots épars existent néanmoins en danse traditionnelle, arts de la scène, sculpture, peinture, littérature-poésie, bande-dessinée, et – dans une moindre mesure pour des raisons de coût et d'accession à ces technologies – en photographie et vidéo.

Parfois aidée et soutenue dans ses projets par l'état Cambodgien et principalement par des organismes étrangers partenaires et installés au Cambodge (Centre audiovisuel Bophana, Université de Paris 8, Rayum Institute, Centre culturel français, Meta House, Festival des arts circassiens Tini Tinou, Fare) elle part néanmoins de peu si ce n'est de rien. En effet, la plupart des artistes et enseignants qui seraient en âge de former, de transmettre les connaissances et les outils théoriques ou critiques aux jeunes générations, ont été décimé durant le Génocide Khmer rouge puis durant la guerre de Libération contre le Vietnam dans la période contenue entre 1973 à 1980.

Outre les problèmes humains, structurels et logistiques, la question est posée du « quoi faire du contemporain dans ses fonctions et dimensions prospectives et de la création vivante en l'état des choses ? ». Que ce soit pour les artistes cambodgiens comme ce pourrait l'être pour notre propre cas.

Cela sera notre deuxième argument pour installer au cœur de la citée une unité mobile de production (*Domaine K d'études*), accueillant cycliquement des étudiants de l'Erban en relation dans les recherches avec de jeunes artistes et chercheurs cambodgiens.

Localisation et débordements

Situer le principe d'une localisation géographique à Phnom Penh au Cambodge du *Domaine K d'études* dans les domaines des idées (couvrant a minima et de manière amateur les champs de l'anthropologie, de l'ethnologie, de l'histoire de l'art) de la création artistique et

des conditions de sa production semble pertinent et nécessaire si nous souhaitons conjuguer une recherche en art dans le cadre d'un dialogue de culture à culture.

A l'horizon 2010 ce sont, par évidence et pour partie sur la base de cultures parfois communes ou proches, le Laos, Vietnam, Thaïlande que nous pourrions agglomérer à ce projet. Un pont avec les grandes cultures que représentent la Chine, L'Inde, le Japon.

Agitations et constructions

Construire un projet de recherches pour une école d'art au Cambodge découle éventuellement de deux points de vue et de départ contradictoires (mais non incompatibles).

L'un serait de formuler le projet par une investigation théorique *pro-forma* et précédant la circonstance du voyage lui-même, une théorie du *pourquoi-comment* avant propos.

L'autre - qui est à la base du projet *Domaine K d'études* - se nourrit du bagage préalable de chaque étudiant-chercheur amené à réifier son expérience du terrain (empruntant aux pratiques anthropologique et ethnologique) tout en considérant cette production de formes et langages plastiques comme la vérification *in situ* de son propos.

Agiter (au sens de l'émulsion) le pays comme une caisse de résonance pour s'y inscrire en tant qu'invité puis comme producteur d'une posture formant et commentant la rencontre avec le contexte du lieu lui-même est une donnée brillante (voir à ce propos les contributions des étudiants ayant formés le premier groupe de recherches en avril-mai 2008).

Comme il est mentionné plus haut, le Cambodge offre peu de ressources logistiques et structurelles et n'est quasiment pas représenté au niveau international (ainsi et par exemple, le Premier ministre Hue Sen en presque vingt-cinq années d'activités n'a jamais été reçu en cette qualité par un pays partenaire... Pays pauvre qui n'a rien offrir juste à recevoir).

Par ailleurs les *habitus* et l'organisation sociale de la population Khmer au-delà de sa forte singularité ne se laissent pas cerner et traverser aisément.

Aussi il me semble tout à fait important de reconsidérer la durée du séjour d'études.

Outre l'adaptation au climat, à la nourriture et au mode de vie, les « aller vers » et « être dans » pour être en mesure de produire en connaissance de causes un propos à finalité et pensée artistique trouveront une plus juste appétence dans une durée de deux mois.

Extensions du domaine de visibilité

Inventer une forme polymorphe visuelle et réflexive pour prolonger les investigations du groupe de recherche passe sans doute par des outils classiques (l'exposition, l'édition) sans que cela soit une finalité dure.

Notre souci est de faire sens, en trouvant les outils les plus justes pour notre communication, notre « exposition ». Dans cette perspective, peuvent s'inclure les formes et langages du spectacle, de l'événement et du multimédia, ce dernier s'affranchissant des contraintes temporelles et chronologiques propre à l'exposition par exemple.

Ainsi la communication du projet *Domaine K d'études* (préalable et départ, voyage, observation, interprétation, expérimentation, production, retour et publicité) est pensée comme un laboratoire. L'accommodation au contexte humain renouvelé à l'occasion de chaque voyage d'études est inclusive au projet lui-même, la continuité conceptuelle et prospective étant du ressort des enseignants et artistes associés au projet.

D.P. nov. 2008

Après-coup

Voyage de recherche Thaïlande/Cambodge
15 avril - 15 mai 2008

Brice Collonier, Julie Michel, Romain Pradaut,
Jeremy Segard, Charlotte Zonder, Daniel Perrier

« [...] On a besoin de peu pour exister : peu d'espace, peu de nourriture, peu d'ustensiles ou d'outils ; c'est la vie dans un mouchoir de poche. En revanche, il semble y avoir beaucoup d'âmes. On le sent à l'animation de la rue, à l'intensité des regards, à la courtoisie des sourires qui marquent le passage de l'étranger. [...] »
Ces lignes, écrites dans les années 50 et empruntées à l'ethnographe C. Levi-Strauss, me semblent assez juste encore aujourd'hui pour dire - un peu - ce que dans un certain rapport aux choses de la vie nous avons croisé et rencontré ici en Asie du sud-est et à Phnom Penh en particulier pendant un mois.

Pour moi, un des enjeux de ce projet était de concilier la notion de « groupe de recherche » avec la question de l'expérience personnelle dans un cadre géographique et humain particulier et où, ce qui fait « événement » n'inclut pas uniquement le seul registre du vécu mais tout autant le point de départ d'un état de recherche, d'une implication dans... (en ce sens, certains aspects de cet enjeu ne diffèrent pas de ce qui est travaillé et sollicité dans la situation Scènes).

Constituer un groupe de recherche sans annuler les imaginaires personnels nécessite une certaine maturité, clairvoyance, liberté de pensée au-delà des opinions émises par le groupe. S'impliquer dans une forme collective d'échange autour de son travail, de sa recherche artistique consiste à en comprendre les mécanismes, les premiers enjeux, les degrés d'invention. De cette activité critique émanent des points de vue, des perceptions, des sentiments, des prises de consciences qui pourront (devront) être discutés. Au service du groupe, ils feront avancer individuellement chacun dans sa propre recherche.

La diversité des parcours (niveau d'étude, autonomie, expérience du voyage) des étudiants a sans doute été un facteur parfois contrariant sur la mise en place de cette activité collective du travail. Pour autant, la durée relativement courte du séjour, si l'on considère l'importance de l'écart sociologique et culturelle à intégrer pour chacun, a contribué à mettre de côté cet aspect de la recherche au profit d'autres accointances (ou en tous les cas, tel que je l'avais imaginé, mais je persiste à penser qu'il faut trouver des modalités de fonctionnement critique au sein d'un groupe d'études et que cela nécessite peut-être plus de préparation préalable).

Un autre enjeu était de faire en sorte que chaque étudiant puisse aborder ces nouveaux territoires sociologiques, géographiques, culturels sans chercher (vaille que vaille) à se ré-inventer une posture inédite et circonstanciée par le seul voyage, plus que par l'engagement artistique initial de chacun.

La constitution d'une archive personnelle et à usage différé étant l'une des modalités usuelles que l'on peut faire du voyage, il me semblait néanmoins fondamental que chacun puisse s'engager sur des formes plastiques à produire dans la durée du séjour (c'est une des qualités de travail que j'avais observée chez les étudiants accompagnés aux USA en avril-mai de l'année dernière).

Après une première étape à Bangkok (ville a priori difficilement représentable pour un français, du point de vue de son échelle, sa structure et de la manière dont elle est vécue au quotidien par les Thaïs) et la participation *live* aux fêtes de fin d'année (Song Kran), il s'est agit, je pense, de prendre une mesure. Sans pouvoir en préciser les exacts contours, Bangkok donne une assez juste idée de ce vers quoi peut tendre cette partie de l'Asie du Sud Est.

Dans un tout autre contexte et une toute autre échelle, Siem Reap est un peu une modélisation de ce qu'est le Cambodge. Beaucoup d'énergie, de mouvements, d'images saisissantes qui pour autant ne se laissent pas décrypter sur la seule base de nos grilles de lecture occidentales. Sans doute la « facilité » d'accès de cette ville a-t-elle été propice aux étudiants pour engager des premières expériences de travail effectives. Plus que de penser « sur », il pouvait s'agir de mettre en pratique « dans » en tentant d'évaluer l'endroit où les rencontres, les projets auraient lieu sans subir les formes exotiques et contraignantes d'un tel contexte.

Sur cet aspect de la recherche, je dois dire qu'ils m'ont beaucoup intéressé dans leur démarche, tant par la singularité des approches, que par les enjeux plastiques qu'ils y ont mis, us égard à leurs parcours initiaux.
Après une dizaine de jours, les premières décisions d'expériences et de confrontations solitaires sont émises. Décision est prise de se retrouver une semaine plus tard à Phnom Penh.

Pour tout artiste, Phnom Penh est un immense terrain de travail et de pensée qui ne suggère peu ou pas de limites proches.

Une autre des particularités de cette ville est d'offrir un contexte et une expression inédite de sa singularité sans que cela ne repose sur les incontournables sites et monuments dont la visite ne prendra qu'une journée ou deux. Aussi, si l'on souhaite y séjourner et y travailler, faudra-t-il chercher ailleurs, autrement, au cœur même de la cité, de sa population, de ses nombreuses activités qui, pour la plupart, se déroulent là devant nos yeux à même la rue. C'est donc dans ce cadre composé d'antagonismes que le groupe poursuit son travail et opère - seul ou en duo - ce qui semblait s'amorcer auparavant à Siem Reap.

La constitution finale du groupe s'était, un peu par hasard, pensée en fonction de leur pratique respective de la performance, de la mise en scène et dans tous les cas pour leur intérêt multiple à la notion de contexte. Encourager ces dispositifs et ces aspects de leur recherche est devenu une priorité tout en les incitant à approfondir les postures ou concepts les plus probants dans un laps de temps relativement court.

Je pense que les étudiants les plus avancés dans leurs études (effet de dynamique sur le groupe, les activités duellistes de Brice et Romain, sans qu'ils renoncent à leur propre univers, a été un élément moteur et salvateur pour tous) ont su plus aisément intégrer les différents paramètres d'un tel voyage. Pour les autres, et à des degrés divers, je pense qu'il s'est d'avantage agit et sans que cela ne soit un problème, d'une première confrontation à échelle 1, des formes de l'altérité, du contexte, du déplacement, de la perception et du comment être étudiant-artiste dans l'occasion d'un voyage.

Une première visibilité aura lieu en septembre prochain, à l'occasion conjointe de mon exposition dans laquelle je souhaite intégrer une partie du travail produit par les étudiants et de l'inauguration des nouveaux espaces de manifestations au Centre culturel Français. Seront exposés Leang Seckon, peintre cambodgien et le plasticien français Georges Rousse, qui produira un ensemble de photographies consécutives à une résidence d'un mois à Phnom Penh.

Daniel Perrier
Phnom Penh, le 22.05.08